



Dans cette rubrique nous vous conseillons souvent de voir, mieux, de regarder l'art contemporain. Cette fois, nous vous invitons à parcourir deux ouvrages dont la lecture est éclairante. Néophytes ou sceptiques, commencez par *L'art contemporain au-delà des idées reçues*, publié par l'historienne d'art Isabelle de Maison Rouge aux éditions Le Cavalier bleu. Le titre est éloquent.

Car comme le souligne en préambule l'auteure, "de l'art contemporain on peut dire tout et son contraire, en tout cas on a tout entendu". Entre autres remarques désobligeantes, l'art actuel serait hermétique. Ce n'est pas totalement faux, et il est vrai qu'un spectateur non armé peut se sentir désarçonné, pire exclu. "Trop souvent l'art contemporain est associé à un marché de dupes où le snobisme joue l'élément moteur", admet Isabelle de Maison Rouge. Mais l'auteure de rappeler que chaque époque a connu son art contemporain jugé impénétrable par le grand public.

Les impressionnistes qui ornent désormais les couvertures de boîtes de chocolat étaient bien audacieux et incompris à la fin du XIXe siècle. Le scepticisme se nourrit aujourd'hui d'un flou : on peut se proclamer artiste sans être adoué par une académie ou un salon comme au XIXe siècle. "Aujourd'hui, tout le monde peut s'appeler artiste", poursuit l'auteure, qui convoque l'artiste Bertrand Lavier : "Un métier, cela s'apprend tandis qu'artiste, cela s'invente tous les jours : c'est un mode de vie."

Un art non classifiable

La perplexité résulte enfin d'un manque de classification. L'art d'aujourd'hui se dérobe aux catégories, ne se réduit pas à un médium, esquive les "ismes" du siècle dernier. Parfois, il n'est pas durable. "Le désir d'ancrer son travail dans le temps n'est pas forcément une préoccupation des artistes contemporains, qui revendiquent souvent son aspect périssable comme la brièveté de leurs existences personnelles", souligne Isabelle de Maison Rouge.

Et de citer l'artiste Michael Heizer : "Je veux que mon travail vive, se détruise et disparaisse pendant que je suis moi-même en vie." Toute une frange de l'art contemporain ne se réduit donc pas à des objets, produits finis qu'on accroche au-dessus du canapé ou trophée qu'on érige (probablement aussi au-dessus du canapé !). Bref, il n'est pas patrimonial, transmissible. Ce n'est pas un "avoir", pour reprendre la terminologie des gestionnaires de fortune. Il n'est pas forcément beau, il joue du ratage et de l'accident, introduit l'idée même d'échec, à rebours du savoir-faire et du "métier".

Ce qui conduit à tort les esprits chagrins à répéter : "mon enfant peut le faire". On pensait pourtant que la modernité avait réglé son compte à cette idée du beau. Personne ne s'offusque aujourd'hui qu'un Baudelaire ait affirmé que "le beau est toujours bizarre". Rimbaud aussi injurait la beauté dans *Une saison en enfer*. Pourquoi l'accepter des poètes et pas des plasticiens ? Un autre aspect rebute souvent le public, le caractère violent, provocant de l'œuvre.

Or les bons artistes ne provoquent pas pour le seul plaisir de provoquer. La crudité, la souffrance mise à nu, servent aussi à éveiller les consciences, agissent en électrochoc. Voilà bien l'intérêt de cet art contemporain si déroutant : il ne donne non pas une autre image du monde, mais un autre angle de vue. "Le fait de se risquer sur des terres neuves sert de moteur", insiste Isabelle de Maison Rouge. Là encore, ce sont les artistes qui parlent le mieux, notamment l'Allemand Gerhard Richter cité dans le livre : "L'art est une façon de penser complètement autre, de reconnaître l'apparence comme fondamentalement insuffisante ; en quoi il est un instrument, une méthode pour aborder ce qui nous est fermé, l'inabordable."

De l'art et du compagnonnage

Une leçon qu'ont bien entendue les personnalités réunies par Nathalie Guiot dans l'ouvrage *Artistes et collectionneurs*, qui sortira le 15 novembre aux éditions Black Jack. Le parti pris est simple : susciter une conversation entre neuf artistes et des collectionneurs qui les ont soutenus très tôt, à l'instar de l'Américain Doug Aitken, dont la collectionneuse italienne Patricia Sandretto Re Rebaudengo est la mécène la plus fidèle, ou du Belge Luc Tuymans qui eut parmi ses premiers acheteurs le Suédois Åke Skeppner.

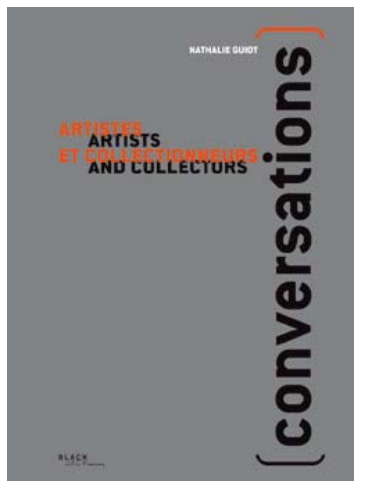
Nathalie Guiot a eu cette bonne idée après avoir vu l'exposition "Matisse, Cézanne, Picasso... L'aventure des Stein" au Grand Palais en 2011. L'intimité et la complicité entre les collectionneurs que furent les Stein et leurs protégés était saisissante. A l'auteure de s'interroger : "Dans un marché de l'art globalisé, la tendance actuelle ne serait-elle pas plutôt de collectionner des noms propres que d'accompagner les artistes, de partager des questionnements, des moments de vie ?" Sans aucun doute et les folies du marché le prouvent chaque jour.

Mais il est des exceptions que Nathalie Guiot a su dénicher, de vraies histoires de compagnonnage comme celui entre Sandra Mulliez et la jeune artiste Camille Henrot ou entre Héléne Lemoine et l'artiste David Claerbout. Héléne Lemoine avait passé commande en

2004 d'un film autour de la maison qu'elle avait fait construire à Floirac. "En dehors de la commande, l'espoir de la relation attendue à l'artiste n'existe pas, estime-t-elle. Ce qui me plaît, c'est de dire à un artiste : "de ce moment, de ce lieu, fais quelque chose". Une connivence très ancienne, remontant au début des années 1980, réunit Giuliana Setari Caruso et l'artiste Michelangelo Pistoletto. Pour la collectionneuse, cet artiste qu'elle appelle avec déférence "Maestro" fut moteur : "Il m'a permis de me poser les bonnes questions : quelles sont les raisons pour lesquelles j'apprécie particulièrement telle ou telle œuvre ? Comment me fait-elle réfléchir ? Quelle est ma responsabilité envers une œuvre ?"



L'art contemporain au-delà des idées reçues,
Editions Le Cavalier bleu
[Disponible en librairie ici](#)



Artistes et collectionneurs,
Editions Black Jack
A paraître en Novembre 2013

Par Roxana Azimi